

Poul Anderson

# L'ÉPÉE BRISÉE

préface de Michael Moorcock







# L'Épée brisée



Poul Anderson

# L'Épée brisée

Ouvrage publié sous la direction  
de Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard



Du même auteur  
chez le même éditeur

*La Saga de Hrolf Kraki*

*La Patrouille du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 1)

*Le Patrouilleur du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 2)

*La Rançon du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 3)

*Le Bouclier du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 4)

*Trois cœurs, trois lions, suivi de Deux regrets*

*Le Chant du Barde, les meilleurs récits de Poul Anderson*

*Tau zéro*

*Barrière mentale, et autres intelligences*

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliâl'  
50 rue du Clos  
77670 Saint Mammès  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

© 1954 by Poul Anderson

Préface © 2003 by Michael Moorcock,  
parue en tant que critique du livre dans *The Guardian*, 25 janvier 2003

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2014, le Béliâl', pour la présente édition

Couverture et illustrations intérieures © 2014, Nicolas Fructus





# Sommaire

<i>Préface,</i> par Michael Moorcock .....	11
<i>Avant-propos,</i> par Poul Anderson .....	15
<i>L'Épée brisée</i> .....	21



# Préface

– par Michael Moorcock –

Deux livres semblables furent publiés en 1954. Le premier, aux États-Unis, était *L'Épée brisée* de Poul Anderson. Le second, au Royaume-Uni, était *La Communauté de l'anneau* de J. R. R. Tolkien. Ces deux gestes s'inspiraient de sources scandinaves et anglo-saxonnes bien connues, mais celle d'Anderson était sensiblement plus proche de ses racines, une tragédie sombre et haletante où l'ambition, l'amour et l'héroïsme humains, manipulés par des trolls, des elfes et des dieux amoraux, conduisaient à des conséquences inévitablement funestes.

Lorsque je l'ai lu dans ma jeunesse, le livre d'Anderson m'a fait une si forte impression qu'il m'a été impossible d'apprécier celui de Tolkien. On trouvait dans chacun d'eux un artefact magique doté d'un grand pouvoir, dont le possesseur était incité à commettre le mal. Chacun d'eux décrivait la Faërie comme un univers d'antiques races pré-humaines dont la puissance était sur le déclin. Chacun d'eux mettait en scène des personnages citant ou inventant des poèmes bardiques avec la plus grande facilité. Néanmoins, je n'ai pas pu prendre Tolkien au sérieux. Outre son ton de conteur pour enfants, j'étais gêné par ses incohérences en matière de temps, d'espace et de psychologie, et sceptique devant ses personnages féminins et ses protagonistes quasiment infantiles.

Anderson situait son récit au tout début du deuxième millénaire, dans le Danelaw anglais, à l'époque où « le Christ

blanc » menaçait la puissance des anciens dieux. Il y expliquait que celui qui n'était pas doué de « l'œil de sorcier » pouvait ne voir que de sinistres montagnes et des collines parsemées de rochers là où se trouvaient des cités et des châteaux elfiques. On le croyait sans problème quand il disait que les falaises de calcaire du Yorkshire étaient en fait les escarpements d'Alfheim. Ses personnages féminins étaient aussi bien dessinés et tout aussi motivés que les masculins.

Par ailleurs, les vers andersoniens imités de l'Edda étaient meilleurs. Certes, il n'avait pas rempli son livre de cartes, de chronologies et de glossaires. Il avait omis d'y glisser un patriarche sage et omniscient. La seule figure paternelle qu'on y trouvait était Odin, qui mobilisait toutes ses ressources pour survivre. Les personnages d'Anderson appartenaient au XI<sup>e</sup> siècle et se montraient souvent brutaux, craintifs et superstitieux. Leur vie était brève. L'idée qu'ils se faisaient de l'avenir était plutôt sombre, car ils savaient que Ragnarok était proche. Par souci de sécurité, même les prêtres chrétiens ménageaient les Ases.

*L'Épée brisée* s'ouvre sur une scène des plus sanglante. Un Danois conquérant massacre une famille saxonne pour s'emparer de ses terres. Peu après, alors qu'il chevauche sous la pleine lune, le duc Imric, souverain de tous les elfes d'Angleterre, rencontre une sorcière saxonne, seule survivante de l'hécatombe. Poussée par sa soif de vengeance, elle lui dit que le Danois a un fils nouveau-né qui n'est pas encore baptisé. Connaissant bien la valeur des humains, qui ont le pouvoir de manier le fer, Imric s'empresse de regagner son château pour concevoir avec une princesse troll captive un changelin qu'il substitue au bébé, donnant à ce dernier le nom de Skafloc. Imric déclenche ainsi une chaîne d'événements terribles, annoncés par le présent qu'apporte Skírnir, le messager des dieux, lors de la cérémonie où l'enfant est nommé. Il s'agit d'une antique épée de fer brisée en deux. Cette épée est destinée à être restaurée. Cela n'annonce rien de bon, ni pour les hommes ni pour les elfes. Pendant ce temps, les Danois

baptisent Valgard l'être qu'ils prennent pour leur enfant. Les deux garçons grandissent. Joyeux, courageux, gracieux, Skaflouc fait honneur à son peuple adoptif. Valgard, son égal en force physique, est une brute maussade. Skaflouc devient le chéri d'Alfheim. Valgard devient un cruel berserker. Séduit par la sorcière, qui lui donne de nouveaux pouvoirs, Valgard ajoute bientôt à ses crimes ceux de fratricide et de parricide.

Avec la jubilation d'un dramaturge jacobéen, Anderson épice son intrigue de trahisons, de rapines et d'inceste. Notre capacité humaine à vivre et à aimer est exploitée pour assouvir les ambitions des Ases et de la Faërie. Lors d'une expédition au Trollheim, les elfes découvrent qu'une armée se masse en vue de détruire Alfheim à jamais. Valgard découvre la vérité sur ses origines et rejoint les trolls. Fatalement, Skaflouc tombe amoureux d'une femme qu'il arrache aux griffes de Valgard. Inévitablement, lorsque les elfes sont défaits, il se lance dans une quête pour forger à nouveau l'épée brisée. Finalement, tous sont vaincus par leurs propres passions. Toutes les victoires seront amères.

La saga de Tolkien reflétait le sentiment de sacrifice typique des œuvres immédiatement postérieures à la Première Guerre mondiale. Celle d'Anderson semble faire écho à l'humeur existentielle de l'Occident à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. *L'Épée brisée* a une ambiance proche de celle des meilleurs films noirs des années 1940, lesquels ont été conçus en réaction à la rhétorique romantique du nazisme. Aux côtés de Mervyn Peake, de Henry Treece et même de T. H. White, Anderson a influencé une école de *fantasy* épique diamétralement opposée à celle, consolatrice, des *Inklings*.

En 1971, Anderson a révisé son livre et l'a affadi. Victor Gollancz, qui fait de l'excellent travail avec sa collection de chefs-d'œuvre de la *fantasy*, a eu le bon sens de publier la version originale de 1954. La lire, c'est comprendre en grande partie les origines d'une tradition parallèle de la *fantasy* représentée entre autres par M. John Harrison, Philip Pullman

et China Miéville, des écrivains qui rejettent le confort d'un pub oxfordien et restent délibérément proches de résonances mythiques plus profondes.

*Michael Moorcock,*  
2003

# Avant-propos

– par Poul Anderson –

Pour parler franchement, ce livre est une geste, le récit d'événements impossibles se déroulant dans des lieux inexistantes. Sont-ils véridiques ou non, c'est une question qui concerne les scientifiques disputant la réalité des annales de Faërie et les philosophes qui s'efforcent de déterminer la nature de la vérité. L'historien ne peut que relater les contes ayant trait au douteux monde de la Faërie et espérer qu'on les trouvera agréables à lire. Il n'est pas armé pour débattre de leur véracité, notamment à notre époque où bien des absurdités sont devenues le lot quotidien et nombre de vérités éternelles apparaissent désormais comme des mensonges éhontés.

Pour les esprits curieux, toutefois, qu'on me permette de remarquer que les passages de ce récit concernant uniquement des êtres humains sont aussi exacts que les rares archives de ce temps permettent de l'affirmer. Il y avait alors quantité de chrétiens à demi convertis comme Orm, nombre de transferts de propriété plutôt brutaux, beaucoup de violence et, on peut le supposer, beaucoup de paix et de tendresse à certains moments. Notre époque n'est pas de celles qui peuvent se permettre de taxer de sauvagerie les époques qui l'ont précédée.

Par ailleurs, je sais parfaitement que les hivers anglais ne sont pas aussi froids que le suggère mon récit. Mais de nombreux indices portent à croire qu'à l'époque considérée, le

climat anglais était beaucoup plus continental qu'aujourd'hui, avec des étés plus chauds et des hivers plus froids. Dans ce cas, il n'est pas déraisonnable d'envisager quelques journées franchement glaciales au cours de l'hiver.

La culture en ce temps-là s'exprimait surtout sous la forme de poèmes, que tout homme bien éduqué était censé pouvoir improviser et que les scaldes composaient de façon plus ou moins professionnelle. On ne chantait pas ces vers mais on les récitait — j'ai utilisé le verbe « déclamer », proche de celui qui s'imposait mais pour lequel il n'existe pas d'équivalent moderne —, en suivant certaines règles de métrique et d'allitération que je me suis également efforcé de respecter. Toutefois, il m'a paru avisé d'omettre les métaphores parfois alambiquées des scaldes et de n'évoquer que modérément les loups et les corbeaux conventionnels des scènes de bataille. On dit de Stigvatr, le scalde du roi Olaf II de Norvège (plus tard saint Olaf), qu'il parlait lentement mais versifiait plus vite que les hommes conversaient — en fait, il fit un jour tout un discours politique sous forme de poème, ce qui ne fut pas sans effet. Il ne me semble donc pas déraisonnable de supposer que les hommes de Faërie et les humains qu'ils avaient adoptés aient été également doués.

De même, il m'a paru tout naturel que les habitants du monde du milieu soient supérieurs à leurs contemporains humains sur le plan technologique. Supposons, si vous le voulez bien, qu'il a vraiment existé des races capables de faire de la magie — c'est-à-dire de contrôler mentalement des phénomènes externes par un moyen encore inconnu de notre science physique. (Voir certains travaux et spéculations récents sur la « parapsychologie ».) Supposons ensuite qu'ils pouvaient vivre indéfiniment, altérer leur forme physique et maîtriser le monde qui les entourait. Un métabolisme comme le leur avait peut-être des inconvénients, par exemple l'incapacité de supporter la lumière du soleil et le contact du fer ou de l'acier, celui-ci déclenchant chez eux des réactions électrochimiques désastreuses. Pourquoi, dans ce cas, ces

immortels n'auraient-ils pas compensé leurs handicaps en découvrant l'aluminium, le béryllium, le magnésium et quantité d'alliages non ferreux aux propriétés proches de celles de l'acier ? Peut-être ont-ils fait d'autres inventions, par exemple des navires capables d'une très grande vitesse grâce à leur coque résistant au frottement. Et bien que les châteaux médiévaux tels que nous les connaissons aient été inconnus à l'époque du roi Alfred, peut-être que les peuples de Faërie en bâtissaient depuis longtemps ; de même, ce qui peut apparaître comme des anachronismes ne sont que des innovations d'une race plus ancienne et plus sage que l'homme. Cela dit, une culture guerrière et aristocratique, au conservatisme encore accru par la longévité de ses membres, n'est pas susceptible de grands développements scientifiques, et on ne trouvera ni machine à vapeur ni poudre à fusil dans les ruines de Faërie.

Quant à ce qu'il est advenu des personnages de cette histoire, de l'épée, de la Faërie elle-même — qui, de toute évidence, n'est plus présente sur Terre —, ceci est une autre histoire, qui sera peut-être contée un jour.

*Poul Anderson,*  
1954



*À ma mère*



## 1.

**I**L ÉTAIT UN HOMME du nom d'Orm le Fort, un fils de Ketil Asmundsson, lequel était un grand propriétaire du nord du Jutland. De mémoire d'homme, la famille de Ketil avait toujours vécu dans l'Himmerland, et elle possédait quantité de terres. Asgerd, l'épouse de Ketil, était une fille de Ragnar Lodbrok par une concubine. Orm venait donc de forte lignée, mais comme il était le cinquième fils survivant de son père, il ne pouvait guère compter sur un gros héritage.

Orm était un grand navigateur et partait en viking presque tous les étés. Comme il était dans son vingtième hiver, il alla voir Asmund, l'aîné de ses frères, et lui dit : « Depuis quelques années tu t'es établi dans l'Himmerland où tu as cultivé la ferme, et tes frères veulent en avoir leur part. Mais il est clair que si nous divisons la terre en cinq, notre famille de grands propriétaires deviendra une famille de petits fermiers et sera vite oubliée.

– C'est vrai, répondit Asmund, et si tu refuses de renoncer à l'héritage, mieux vaut que nous dirigeons la ferme ensemble.

– Je ne veux pas être le cinquième à tenir le gouvernail, dit Orm, aussi je te fais cette proposition : donne-moi trois navires, équipe-les, fournis des armes à tous ceux qui seront prêts à me suivre, et je trouverai ma propre terre et renoncerais à mes droits sur celle de mon père. »

Asmund était ravi de cette offre, d'autant que deux autres de ses frères se dirent prêts à suivre Orm, et, avant le printemps, il avait acheté des drakkars et tout leur armement et recruté dans la région quantité d'hommes, parmi les plus jeunes et les plus pauvres, prêts à voguer vers l'ouest. Dès le

premier jour de beau temps, alors que la mer déferlait encore, Orm fit sortir ses navires de la baie, et ce fut la dernière fois qu'Asmund vit son frère.

Les dragons tournèrent leur queue vers les landes basses et grises, vers les nuages haut dans le ciel d'Himmerland. Tandis que le vent sifflait dans leurs gréments, que les goélands criaillaient autour de leurs mâts, que les eaux écumaient sur leurs bordages, ils pointèrent leur proue vers l'ouest. Orm composa un chant :

*Chevaux à crinière blanche  
(entendez-les hennir !),  
aux flancs hâves et gris,  
galopent vers le couchant.  
Ensauvagés de vent  
d'hiver, ils renâclent et  
se cabrent en portant  
leur fardeau pour moi.*

En partant aussi tôt, Orm atteignit les îles Britanniques avant la plupart des autres vikings et captura un beau butin. Avec lui, il acheta d'autres navires et recruta d'autres hommes pendant qu'il hivernait en Islande.

Un temps passa durant lequel Orm attaqua les îles Britanniques et amassa un trésor. Mais il voulait une terre à lui et c'est ainsi qu'un été il joignit sa flotte à celle, bien plus grande, de Guttorn, ou Guthrum, ainsi que l'appelaient les Anglais. Durant quelque temps il resta aux côtés de Guthrum, sur terre comme sur mer, et quand la paix fut conclue avec Alfred, Orm alla chercher une terre dans le Danelaw.

Il trouva un beau domaine vert près d'une petite baie où il pourrait ancrer ses navires. Un Anglais y demeurait déjà, mais, une nuit, Orm et ses hommes cernèrent sa maison et y mirent le feu. L'homme périt, ainsi que ses frères et le plus gros de sa maisonnée. On raconte que sa mère, une sorcière, avait échappé à l'incendie — car les assaillants avaient laissé

fuir les femmes, les enfants et les esclaves qui le souhaitent — pour jeter ensuite un sort à Orm, jurant que son fils premier-né serait élevé par-delà le monde des hommes pendant qu'Orm élèverait un loup destiné à le dévorer.

Puis Orm bâtit sur sa terre nouvellement conquise une grande demeure ainsi que des dépendances et, du fait de la richesse et de la gloire qu'il avait acquises, il devint un puissant chef du Danelaw. Lorsque une année eut passé, il jugea bon de prendre femme. Il se présenta avec une nombreuse suite à l'officier royal anglais Æthelstane et exigea sa fille Elfrida, que l'on disait la plus belle damoiselle d'Angleterre.

Æthelstane n'osait la lui refuser, mais Elfrida repoussa les avances d'Orm, lui disant : « Jamais je n'épouserai un chien de païen, et d'ailleurs je ne le puis. Et s'il est vrai que tu peux me prendre de force, tu ne connaîtras ce faisant que peu de joie — je te le jure. »

Elle était petite et svelte, avec de fins cheveux teintés de rouge et des yeux gris étincelants, alors qu'Orm était un colosse au visage rougi par le soleil et aux cheveux presque blanchis par les ans et l'océan. Mais il sentait qu'elle était plus forte que lui, car, après avoir réfléchi un temps, il lui dit : « Maintenant que je vis dans une terre dont les peuples vénèrent le Christ blanc, peut-être est-il bon que je fasse la paix avec lui et avec ses fidèles. Certes, la plupart des Danois l'ont déjà fait. Je me ferai baptiser si tu veux m'épouser, Elfrida.

– Ce n'est pas une raison, cria-t-elle.

– Mais réfléchis, dit le rusé Orm, si tu refuses de m'épouser, je ne serai pas baptisé et alors, à en croire les prêtres, mon âme sera perdue. Et tu auras à répondre devant ton Dieu de lui avoir perdu une âme humaine. » Dans un murmure, il lança à Æthelstane : « Par ailleurs, je détruirai cette maison par le feu et te jetterai du haut de la falaise.

– Assurément, ma fille, nous ne pouvons causer la perte d'une âme humaine », s'empressa de dire Æthelstane.

Elfrida ne résista plus très longtemps, car Orm n'était pas, en vérité, un homme laid, et on le savait riche et puissant. Orm fut donc baptisé et, le lendemain, il épousa Elfrida et l'emmena avec lui dans le Danelaw. Ils vécurent ensemble dans le contentement, sinon dans la quiétude.

Comme il n'y avait pas d'église à proximité, Orm fit venir un prêtre à la demande d'Elfrida et le paya grassement pour expier ses péchés. Mais comme c'était un homme prudent qui ne voulait offenser aucune des Puissances, il continua à faire des sacrifices à Thor au solstice d'hiver et à Freyja au printemps, pour se garantir la paix et de bonnes récoltes, ainsi qu'à Odin et aux Ases, pour se garantir la chance avant chaque voyage en mer.

Tout cet hiver-là, il se querella avec le prêtre à ce propos, et, le printemps venu, peu avant la naissance de l'enfant d'Elfrida, Orm perdit son calme, chassa le prêtre et lui ordonna de partir. Elfrida ne lui ménagea pas ses reproches, jusqu'à ce qu'il crie qu'il ne supportait plus ses griefs de femme et qu'il préférerait s'en aller. Quelques jours après, bien plus tôt que prévu, il partit à la tête de sa flotte et passa l'été à piller les côtes d'Écosse et d'Irlande.

Ses navires avaient à peine pris le large qu'Elfrida fut portée en couches et donna naissance à un enfant. C'était un beau garçon qu'elle appela Valgard, un nom répandu dans la famille d'Orm et qu'il avait choisi. Mais il n'y avait plus de prêtre pour le baptiser et la plus proche église se trouvait à deux ou trois jours de là. Elle y dépêcha aussitôt un esclave.

En attendant, Elfrida était fière et heureuse d'avoir un fils, et elle lui chantait souvent, comme sa mère lui avait chanté :

*Tout doux, mon petit oiseau,  
De tous les oiseaux le plus fin !  
Entends-tu meugler le troupeau ?  
À l'ouest le jour touche à sa fin,  
Va dormir d'un sommeil serein.*

*Tout doux, mon petit chéri  
qui t'ensommeilles sur mon sein.  
Vois l'étoile du soir qui luit  
D'un éclat pur et cristallin.  
Va dormir d'un sommeil serein.*

*Tout doux, mon petit dormeur.  
Béni sois-tu et sans chagrin.  
Dieu, Marie et Notre-Seigneur  
t'aiment et gardent ton destin.  
Va dormir d'un sommeil serein.*





## 2.

UNE NUIT, Imric le duc elfe partit voir ce qui se passait dans les terres des hommes. C'était une nuit fraîche de printemps, la lune était presque pleine, le givre scintillait sur l'herbe et les étoiles étaient aussi froides, aussi brillantes qu'au cœur de l'hiver. Le calme n'était troublé que par les soupirs du vent dans les branches bourgeonnantes, et le monde était fait d'ombres furtives et de lumière glaciale. Les sabots du cheval d'Imric étaient gainés d'un alliage d'argent et un tintement aigu vibrait dans la pénombre chaque fois qu'ils touchaient le sol durci.

Le duc elfe s'enfonça dans une forêt enténébrée. La nuit régnait ici en maître, mais de loin il aperçut l'éclat rougeoyant d'un feu. Quand il s'approcha, il vit que la lueur s'échappait par les interstices dans les murs en torchis d'une petite hutte nichée sous un grand chêne aux branches noueuses, où les druides, jadis, venaient cueillir le gui. Il sentit qu'une sorcière demeurait ici, aussi mit-il pied à terre pour aller frapper à la porte.

Une femme aussi vieille et tordue que l'était le chêne ouvrit et le découvrit sur le seuil, un clair de lune fracturé luisant sur son casque et sur sa broigne, son cheval chatoyant de mystère argenté broutant l'herbe givrée derrière lui.

« Bonsoir, mère, dit Imric.

– Que nul elfe comme toi n'ose m'appeler mère, moi qui ai donné à un homme de grands fils », grommela la sorcière, mais elle le laissa entrer et s'empressa de lui servir une corne d'ale. Imric dut se baisser une fois à l'intérieur du minuscule

repaire et écarter un tas d'os et divers débris avant de pouvoir s'asseoir.

Il la fixa de ses étranges yeux obliques d'elfe, d'un bleu nuageux sans blanc ni pupille. Dans les yeux d'Imric dérivait des esquilles de lune et les ombres d'une ancienne sagesse, car Imric demeurait en ces terres bien avant la venue des premiers hommes. Mais il était toujours jeune d'aspect, avec le front large et les hautes pommettes, le menton étroit, le nez fin et ciselé des seigneurs elfes. Ses cheveux flottaient, or et argent, plus fins que des fils d'araignée, de la bordure de son casque à cornes jusqu'à la cape rouge qui couvrait ses épaules.

« De longues années ont passé depuis qu'on n'a vu les elfes parmi les humains, dit la sorcière.

– Oui, nous étions trop occupés à guerroyer contre les trolls », répondit Imric, d'une voix pareille à la bise soufflant entre les branches d'anciens arbres dans le lointain. « Mais la trêve est maintenant déclarée et je suis curieux de savoir ce qu'il s'est passé ces cent dernières années.

– Beaucoup de choses, et presque rien de bon, dit la sorcière. Les Danois sont venus de l'Est, brûlant, pillant et massacrant les seigneurs anglais. Ils sont près d'avoir envahi toutes les îles Britanniques.

– Cela n'est pas grave. » Imric lissa sa longue moustache. « Avant eux, les Saxons étaient venus porter le fer et le feu, et avant eux les Pictes et les Scots, et avant eux les Romains, et avant eux les Bretons et les Gaels, et avant eux... mais l'histoire serait longue et longue, et elle ne s'arrêtera pas avec les Danois. Et moi, qui l'ai vue se dérouler depuis que cette terre fut créée ou presque, ne trouve rien de mal à cela, car cela aide à passer le temps. J'aimerais bien voir ce nouveau peuple.

– Alors tu n'as pas besoin d'aller très loin, dit la sorcière, car Orm le Fort a pris terre ici et sa demeure est à un peu moins d'une nuit de distance à l'est pour un cheval mortel.

– Un bref voyage pour mon étalon à crinière de vent. J'y vais.

– Attends... attends, elfe ! » La sorcière marmotta durant quelques instants, et seuls ses yeux étaient pleins de vie, deux braises rouges au sein des ombres difformes nées du feu. Puis, soudain, elle caqueta de joie et s'écria : « Oui, file, file, elfe, à la maison d'Orm au bord de la mer. Il est parti piller les côtes mais sa femme te recevra avec joie. Elle vient tout juste de mettre un fils au monde, et il n'est pas encore baptisé. »

À ces mots, les longues oreilles pointues d'Imric se dressèrent et son visage couleur d'ivoire se figea. « Parles-tu vrai, sorcière ? » demanda-t-il alors, dans un murmure monotone évoquant le vent soufflant sur une lande déserte.

« Oui, je le jure par Satan. » La vieille femme se balançait d'avant en arrière, accroupie dans ses haillons devant les braises qui aspergeaient sa figure d'éclats écarlates. Les ombres surgissaient des recoins et se pourchassaient le long des murs, immenses, contrefaites et muettes. « Va voir par toi-même.

– Je ne me hasarderais pas à prendre l'enfant d'un chef danois. Peut-être est-il protégé par les Ases.

– Nenni, elfe, nenni. Orm est un chrétien, mais un chrétien peu dévot, et son fils n'a encore été consacré à aucun dieu.

– Il est malavisé de me mentir, dit Imric d'une voix glaciale.

– Je n'ai rien à perdre, répliqua la sorcière. Orm a brûlé mes fils dans leur maison et mon sang périra avec moi. Je ne crains ni les dieux ni les diables, ni les elfes ni les hommes. Mais je dis la vérité.

– Je vais aller voir », dit Imric, qui se leva. Les mailles de sa broigne tintèrent comme des clochettes d'argent. Il s'enveloppa de sa grande cape rouge et s'en fut pour enfourcher son étalon blanc de lune.

Telle une saute de vent, tel un bondissant rayon lunaire, il sortit de la forêt et fonça à travers champs. De toutes parts s'étendait la terre, arbres ombrageux, collines silencieuses et prés blanchis par le givre endormis sous l'astre nocturne. Ça et là se tenait une ferme isolée, tous feux éteints à cette heure,

blottie sous l'immense ciel incrusté d'étoiles. Des présences se mouvaient dans la nuit, mais ce n'étaient pas des hommes — il perçut le lointain hurlement d'un loup, l'éclat vert des yeux d'un chat sauvage, le trotinement furtif de petites pattes sous les racines d'un chêne puissant. Toutes ces créatures savaient que le duc elfe passait dans la nuit, et elles se tapirent parmi les ombres.

Avant longtemps, Imric arriva devant le domaine d'Orm. Ici, les maisons, les granges et les étables étaient vastes, bâties de rondins dégrossis avec rudesse. Le grand hall se dressait, avec ses têtes de dragons gravées, telle la crête d'une colline défiant les nuées d'étoiles étincelantes, mais après que l'éta lon d'Imric eut franchi la barrière d'un bond, ce fut vers un bâtiment plus petit qu'il se dirigea. Les chiens le reniflèrent et grondèrent, le poil hérissé, mais avant qu'ils aient eu le temps d'aboyer, il avait tourné vers eux ses terribles yeux apparemment aveugles, et ils reculèrent en rampant et en geignant.

Il gagna la maison tel un souffle de brise nocturne, regarda par la fenêtre. Un rayon de lune frappait le lit, liserant d'argent l'adorable visage d'Elfrida et faisant de sa chevelure un halo de soie. Mais ce fut sur le bébé à ses côtés que les yeux d'Imric se posèrent.

Le duc elfe eut un grand rire sous le masque fermé de son splendide visage glacial, puis il repartit vers le nord. Elfrida s'agita sur sa couche, se réveilla et se tourna vers l'enfant à côté d'elle. Ses yeux étaient encore troublés par de sinistres rêves.



### 3.

**E**N CE TEMPS-LÀ, les elfes et les autres peuples de Faërie demeuraient encore sur la terre, mais même alors une étrangeté pesait sur leurs domaines, comme si ceux-ci hésitaient entre ce monde et un autre ; et il était des lieux qui, à certains moments, se réduisaient à une colline, un lac, une forêt ordinaires, et qui, à d'autres, luisaient de l'antique splendeur des vrais habitants. De temps à autre, les éperons rocheux dénudés des highlands du Nord, que l'on appelait les collines elfiques, apparaissaient aux hommes comme des halls ou des châteaux, si bien qu'ensuite ils les évitaient.

Imric chevaucha vers la sinistre figure d'Elfheugh, qu'il voyait comme un grand château aux flèches élancées, aux portes de bronze et aux sols de marbre, décoré de splendides tentures à la trame magique de motifs mouvants, incrustés de gemmes étincelants. Sous le clair de lune, le peuple de Faërie dansait sur le pré devant le château, mais Imric entra dans la cour sans s'arrêter. L'écho des sabots de son cheval rebondit sur les murs massifs, et les esclaves nains s'empresèrent de venir recevoir leurs ordres. Il mit pied à terre et se hâta vers le donjon.

L'or et les bijoux décorant les murs transformaient en kaléidoscope ondoyant la lumière claire et régulière des torches. La musique courait dans les salles voûtées, le friselis des harpes, la plainte des violes et les voix des flûtes tels des torrents de montagne sous des pins noircissant. Les motifs des tapis et des tentures ondoyaient doucement, pareils à des êtres vivants. Murs, sols et voûtes d'arêtes étaient

aussi instables que du vif-argent, changeant sans cesse sans qu'on puisse dire comment ils changeaient.

Imric descendit un escalier, sa broigne tintinnabulant dans la quiétude. Soudain, l'obscurité se fit autour de lui, à peine entrecoupée par les braises crachotantes d'une torche, et l'air froid et sombre des profondeurs lui emplît les poumons. De temps à autre, un claquement métallique ou un cri déchirant résonnaient dans les couloirs humides et mal dégrossis, mais Imric n'y prêtait pas attention. Comme tous les elfes, il se mouvait avec une grâce féline, et il avançait, vif, calme et silencieux, pareil à un vent venu visiter les oubliettes.

Finalement, il fit halte devant une grande porte de chêne aux renforts de cuivre. Elle était verdie par la moisissure, noircie par les ans, frigorifiée par l'humidité qui suintait de la terre, et lui seul possédait les clés de ses trois imposantes serrures. Il les ouvrit tout en marmonnant certaines paroles et tira vers lui le lourd battant. Les charnières gémissaient, car trois siècles avaient passé depuis qu'il avait ouvert cette porte pour la dernière fois.

Une femme de la race des trolls était assise dans la petite cellule. Elle ne portait que la lourde chaîne, de taille à ancrer un navire, qui l'attachait par le cou à un anneau scellé au mur. La lumière de la torche placée dans le couloir n'éclairait que vaguement son corps puissant et musculeux. Elle n'avait pas de cheveux et sa peau verte se mouvait par-dessus ses os. Comme elle tournait sa grande tête hideuse vers Imric, sa gueule aux crocs de loup se mit à gronder. Mais elle avait les yeux vides, deux lacs profonds d'un noir absolu où une âme aurait pu se noyer, sombrant dans le néant pour l'éternité. Depuis neuf cents ans, elle était la captive d'Imric, et la folie l'avait prise.

Le duc elfe la regarda de haut, mais sans fixer ses yeux. Il dit tout doucement : « Nous allons faire un nouveau changelin, Gora. »

La voix de la femme troll gronda comme un tonnerre surgi des abysses de la terre. « Oho ! oho ! fit-elle, le revoilà.

Sois le bienvenu, toi, qui que tu sois, surgi de la nuit et du chaos sans fin. Ah ! nul n'effacera donc le rictus sur le visage du cosmos ?

– Vite, dit Imric. Je dois procéder à l'échange avant l'aube.

– Vite, vite les feuilles d'automne volent sur le vent mauvais, vite la neige tombe du ciel, vite la vie tombe dans la mort, vite les dieux tombent dans l'oubli. » La voix démente de la femme troll résonna d'un son creux dans les corridors. « Cendres, poussières, emportées sur les ailes hurlantes d'un vent insensé, et seuls les fous peuvent balbutier la musique des sphères. Ah ! le coq rouge sur le tas de fumier ! »

Imric attrapa un fouet accroché au mur et la mata. Elle courba le dos et se coucha, puis, à toute vitesse car il n'aimait pas la froideur visqueuse de sa peau, Imric fit le nécessaire. Ensuite, il fit par neuf fois le tour de son corps prostré, dans le sens inverse de la marche du soleil, entonnant un chant que nulle gorge humaine n'aurait pu entonner, un chant que certains êtres avaient jadis chanté en titubant autour d'un monolithe aux étranges gravures, pour engendrer les fruits d'un monde fumant et frémissant. Pendant qu'il chantait, la femme troll tremblait, enflait et gémissait de douleur, et lorsqu'il eut achevé son neuvième tour, elle poussa un cri qui lui perça les oreilles et résonna dans son crâne, avant d'enfin mettre bas un enfant homme.

Nul œil humain n'aurait pu le distinguer du fils d'Orm, n'eussent été ses hurlements farouches et les coups de dents qu'il donna à sa mère. Imric coupa le cordon et le prit dans ses bras, où aussitôt il se calma.

« Le monde est chair qui se décompose sur le crâne d'un mort », marmonna la femme troll. Elle se rallongea en tressaillant, faisant cliqueter sa chaîne. « La naissance est la venue d'asticots dans la chair pourrissante. Déjà les dents du crâne ricanent, et les noirs corbeaux ont nettoyé ses orbites. Bientôt un vent stérile soufflera entre ses os blancs et nus. » Elle hurla comme Imric refermait la porte. « Il m'attend, il attend sur la colline où le vent souffle des lambeaux de brume, il

m'attend depuis neuf cents ans. Le coq noir lance son chant... »

Imric referma la porte et se hâta de remonter. Il n'aimait pas engendrer un changelin, mais la chance de posséder un bébé humain était trop rare pour la laisser passer.

Lorsqu'il émergea dans la cour, il vit qu'une tempête menaçait. Le vent qui se levait menait un troupeau de nuées dans les cieux, de gigantesques monstres aux ailes noires qui faisaient fuir la lune. Telles des montagnes émergeant à l'est, les lourds nuages déchirés par la foudre bouillonnaient au-dessus de l'horizon. Le vent hulula et hurla.

Imric monta en selle d'un bond et guida son étalon vers le sud. Par-dessus rochers et collines ils filèrent, traversant les combes et passant entre les arbres qui se convulsaient sous les assauts venteux. La lune éperdue jetait des rayons capricieux sur le monde, et Imric était pareil à un fantôme fugace sur les ailes du vent.

Vite, vite, il fila, sa cape battant comme les ailes d'une chauve-souris, le clair de lune jouant sur les mailles de sa broigne et sur ses yeux étranges. Il galopa le long des falaises de la côte est, les vagues grondant et se fracassant à ses pieds, les embruns venant lui glacer les joues. De temps à autre, la lueur crue d'un éclair révélait la désolation des eaux mouvantes et la tempête fonçant depuis l'est. Le tonnerre hurlait encore plus fort dans les ténèbres qui suivaient l'explosion des grandes roues dans le ciel. Imric éperonna son étalon pour qu'il accélère encore l'allure — il ne souhaitait nullement croiser Thor dans ce tourbillon de noirceur, sans un seul être qui vive à des milles alentour.

D'un bond son cheval franchit la barrière entourant le domaine d'Orm, et il fut bientôt à la fenêtre d'Elfrida. Elle était réveillée, tenait son fils contre son sein et lui murmurait des paroles de réconfort. Ses cheveux volaient autour de son visage, presque à l'aveugler.

Vint un éclair soudain, pareil à un feu incandescent. Elle ne voyait rien, totalement éblouie, et le tonnerre qui suivit

était comme un coup de marteau. Mais elle sentit le bébé lui échapper des bras, chercha aussitôt à le ressaisir, sentit sa chère forme reposer sur elle comme elle le faisait l'instant d'avant.

Imric rit à gorge déployée en reprenant sa course dans la tempête. Mais, soudain, il entendit un écho à son rire, un hurlement au sein des ténèbres en furie, et il tira sur ses rênes, le cœur glacé. Par une ultime brèche dans les nuages jaillit une lance de lune d'un blanc polaire, dont le liseré para un cavalier galopant sur le vent d'est et près de lui couper la route. Imric n'eut qu'un bref aperçu d'une massive silhouette encapée, chevauchant une monture plongeant vers la terre, plus rapide que le vent, un gigantesque cheval à huit pattes monté par un homme à la longue barbe grise et au chapeau à larges bords. L'éclat de la lune accrocha la pointe de sa lance et son œil unique.

Ho ! Ho ! Il traversait les cieux à la tête de sa troupe de guerriers morts, et les chiens aux yeux de feu aboyaient comme le tonnerre. Sa corne hurla dans la tempête, les sabots de sa monture tambourinaient comme la grêle tombant sur un toit ; et puis la meute disparut et la pluie se déchaîna sur le monde.

Imric gronda, car la Chasse sauvage n'annonçait rien de bon pour celui qui la voyait et le rire du chasseur borgne était un rire moqueur. Mais... il devait rentrer au plus vite, la foudre crépitait tout autour de lui et Thor pouvait être tenté de jeter son marteau sur un elfe. Imric serra le fils d'Orm dans sa cape et éperonna son étalon.

Elfrida y voyait de nouveau clair et elle serra dans ses bras le bébé vagissant. Elle pouvait le nourrir, maintenant, ne serait-ce que pour le calmer. Il la téta avec appétit, mais la mordit à lui faire mal.

